

1937

Naissance
à Bordeaux.

1939

Son père s'engage
dans l'armée.
Blessé, il est arrêté
parce que juif.

1942

Arrestation de sa
mère qui mourra
à Auschwitz.

1944

Raflé, il échappe
à la déportation.

1967

Interne des
hôpitaux de Paris.

2001

Publie *Les Vilains
Petits Canards*.

2011

Dirige un rapport
sur le suicide
des enfants.

2012

Publie son
autobiographie
*Sauve-toi, la vie
t'appelle*.



Tapez le texte ici

Boris Cyrulnik,
à l'âge de 8 ans,
en 1945.

*Que sont les enfants devenus à l'heure
du tout-écran? Quel monde vont-ils
bâtir? Comment les influençons-nous?
Le neuropsychiatre pose sur le jeune
âge son regard d'orphelin bienveillant.*

Boris Cyrulnik

Télérama 3493-3494 21/12/16 3

Évocation d'Hector MALOT par Boris CYRULNIK
(page 4 de ce document tiré de Télérama - N° 21 décembre 2016)

Propos recueillis par Juliette Cerf
Photos Caroline Chevalier
pour Télérama

En nous, l'enfance a-t-elle à jamais disparu, ensevelie par les ans, comme le croyait Henri Michaux – « *Le Temps de l'enfant, ce Temps si spécial [...] nous est complètement perdu* » ? Ou est-elle toujours vivante, sans cesse recommencée, comme le pensait Henri Bergson – « *Ce que nous avons senti, pensé, voulu depuis notre première enfance, est là, penché sur le présent* » ? Entre mémoire et oubli, l'œuvre de Boris Cyrulnik tend à prouver que l'enfance oscille entre ces deux pôles, perte tragique, d'un côté, et renaissance heureuse, de l'autre. Loin des clichés béats associés à la vitalité de ce premier âge de la vie, son enfance à lui a rimé avec « *traque* », « *isolement sensoriel* », « *réel désolé* » : « *J'étais l'enfant des morts* », écrit Cyrulnik dans le magnifique *Sauve-toi, la vie t'appelle*. C'est en tirant les fils de sa propre histoire, celle d'un orphelin juif né en 1937, confronté à la déportation de ses parents et caché durant la Seconde Guerre mondiale, que le très populaire neuropsychiatre, psychanalyste, éthologue, directeur d'enseignement à l'université de Toulon, a vulgarisé le concept de « *résilience* », cette capacité qu'a l'être humain d'affronter un traumatisme, de surmonter une souffrance. Quand la théorie se forge dans la matière de la vie. Et donc de l'enfance, ce petit monde dans le grand. A moins que ce ne soit l'inverse...

Avez-vous vu les enfants changer au fil de votre carrière ? Incroyablement ! Né en 1937, j'affiche une qualité d'avant-guerre, comme on le disait des camemberts... Je suis d'une génération qui sait bien que, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les enfants mouraient en masse ; les squelettes retrouvés dans les tombes révèlent qu'un mort sur deux était âgé de moins d'un an. Un enfant qui mourait, c'était la norme ; c'est aujourd'hui un scandale pour la société.

Les enfants n'étaient pas considérés comme des personnes à part entière ? Non, jusqu'à la Déclaration des droits de l'enfant, votée par l'ONU en 1959, les enfants n'avaient pas de droits. Les adultes n'avaient donc pas autant de devoirs, de responsabilités vis-à-vis d'eux qu'aujourd'hui ; on pensait qu'un

enfant qui se développait bien était une bonne graine et que tous les autres en étaient de mauvaises – ce qui est presque une pensée raciste, comme s'il y avait parmi nous des enfants de bonne ou de mauvaise qualité... Ces préjugés se répercutaient sur les comportements : si l'on estime qu'un enfant est une mauvaise herbe – sale, bagarreuse, etc. –, la solution, c'est de l'arracher, de le punir, de l'enfermer ou de l'envoyer au bagne. Parce qu'on croyait ainsi dur comme fer que certains enfants étaient en eux-mêmes mauvais, dégénérés, on ne considérait pas que les adultes pouvaient traiter mal les enfants. La maltraitance n'était pas pensée. L'attachement, non plus.

L'enfant a longtemps eu une valeur plus économique qu'affective. Au travail les enfants ! J'ai moi-même travaillé dès l'âge de 7 ans dans une ferme. J'ai plusieurs copains de mon âge qui sont descendus à la mine à 12 ans, et des amies femmes qui se sont retrouvées à l'usine à 13 ans, dix heures par jour, debout dans le froid, avec une contremaîtresse qui chronométrait le temps qu'elles passaient aux toilettes pour qu'elles ne restent pas assises trop longtemps. C'était assez facile d'élever un enfant dans ces conditions...

Que voulez-vous dire ? La tâche des parents s'est corsée à mesure que l'éducation est devenue une valeur prioritaire. Le développement progressif de l'éducation, depuis l'instruction obligatoire votée par Jules Ferry en 1882 jusqu'à la démocratisation de l'école après la Seconde Guerre mondiale, a fait qu'on a commencé à penser l'« enfance » et à la protéger, voire à la sacraliser. A partir des années 1950, la place de l'enfant est ainsi devenue centrale dans notre société. Or on assiste aujourd'hui à un double phénomène : grâce à l'éducation qui se met en place de plus en plus tôt – dès la petite enfance pré-verbale –, les enfants sont autonomes beaucoup plus vite. Leur maturation neuropsychologique est plus rapide. Ils parlent plus tôt, se nomment plus tôt, construisent leur monde mental plus tôt, s'opposent plus tôt aux adultes. Quand l'enfant dit par exemple « non » lorsque le parent veut l'habiller, ce dernier pense souvent qu'il va rater le métro et arriver en retard au travail, alors que pour l'enfant, c'est essentiel, c'est sa première victoire, sa première fierté ! Mais si l'autonomie avance, l'indépendance, elle, recule. Les enfants quittent leurs parents de plus en plus tard : les filles vers 23-24 ans et les garçons vers 26-27 ans.

L'adolescence aurait-elle grignoté l'enfance ? Ces deux âges de la vie fonctionnent ensemble. L'adolescence n'existe que dans les cultures où le développement de l'enfant s'affiche comme l'une des priorités de la société. Dans les pays pauvres encore aujourd'hui, il n'y a ni « enfance » ni « adolescence ». Alors que la puberté est un événement biologique, l'adolescence est un phénomène psychosocial ; socialement, l'enfance finit quand apparaît le désir sexuel, c'est-à-dire quand il faut en théorie quitter le toit familial... »

« Si l'autonomie avance, l'indépendance, elle, recule. Les enfants quittent leurs parents de plus en plus tard. »

» Mais, à trop vouloir penser l'enfance à travers la famille ou la société, n'en manque-t-on pas l'irréductible singularité?

Un enfant a toujours besoin d'un autre pour devenir lui-même. La neurobiologie nous enseigne que s'il n'y a pas une altérité autour de lui, tous les développements du bébé s'arrêtent. L'altérité, c'est d'abord la mère, le père, le foyer, puis la famille, le quartier, l'école. On a longtemps pensé que les mères portaient les enfants dans leur ventre mais ne jouaient pas ensuite de rôle majeur dans leur développement. Même une grande anthropologue comme l'Américaine Margaret Mead (1901-1978) a pu affirmer que les enfants n'avaient pas besoin d'attachement pour se développer, et que c'était une simple invention des hommes pour empêcher les femmes de travailler! On sait aujourd'hui que l'attachement commence bien avant la naissance, lors de la grossesse, durant laquelle se construisent les premières interactions entre le fœtus, la mère et l'entourage. L'importance de ce lien d'attachement a été théorisée dans les années 1970. Quand j'ai commencé, avec d'autres scientifiques, à travailler dessus, on nous a beaucoup méprisés : on considérait que c'était ridicule, bon pour les journaux féminins! Il est maintenant prouvé scientifiquement grâce à la neuro-imagerie que l'attachement sculpte le cerveau, donne confiance à l'enfant, lui permet d'apprendre et d'explorer le monde. Sans affection, pas de confiance en soi. La carence affective atrophie les deux lobes cérébraux pré-frontaux et altère le circuit de l'émotion et de la mémoire. Mais dès qu'un substitut affectif entoure à nouveau le bébé, la résistance neuronale se met en marche : dès que l'enfant est sécurisé, son cerveau fonctionne à nouveau.

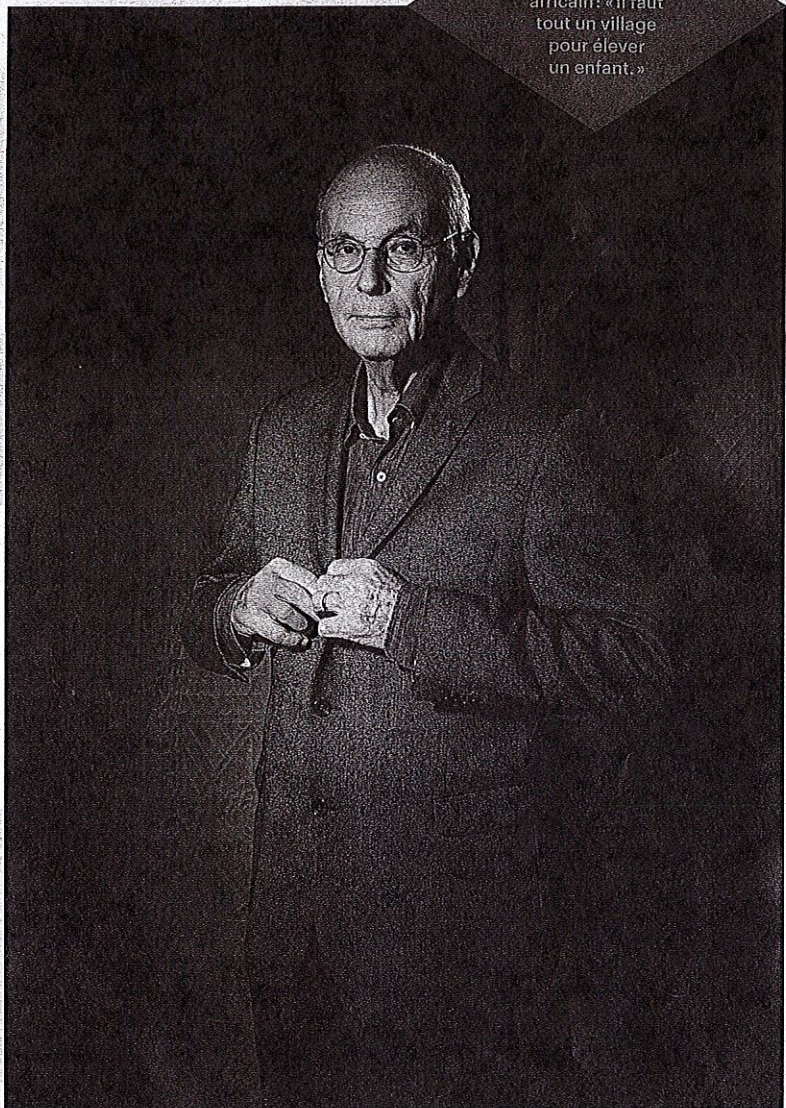
Tout se joue donc durant la petite enfance?

Non, on disait avant que tout se jouait entre 0 et 3 ans. Moi je dis que tout se joue entre 0 et 120 ans! Un enfant battu n'est pas obligé de devenir un parent maltraitant. Tout se joue durant toute notre vie, mais ce n'est pas le même jeu, les mêmes règles du jeu. L'enfance est un camp de base, comme on dit en montagne, le lieu qui permet justement d'aller dans différentes directions. A partir de ce point de départ, tout est possible. Freud disait bien que l'enfant, c'est le père de l'homme. Ce que l'homme a été dans son enfance, c'est sa base, ce socle qui oriente tous ses autres développements et déplacements. Ceux qui ont un mauvais départ dans la vie pourront toujours le rattraper mais en étant privés de cette base de départ inscrite dans notre mémoire. On constate que ceux qui ont raté la première enfance auront plus de mal à être résilients, alors que ceux qui ont eu une petite enfance sécurisante, quand ils sont confrontés à un grand malheur dans leur existence, le supportent mieux, et reprennent plus facilement un développement résilient. Il faut donc offrir à nos enfants un bon camp de base par l'affection et l'éducation. Ce sont les deux mots clés.

Pourquoi écrivez-vous que ce qui tisse le mieux l'attachement de l'enfant est l'apaisement de ses angoisses, et non la satisfaction de ses besoins?

Parce qu'on ne peut pas tout permettre à l'enfant, accéder à tous ses besoins, à tous ses désirs. L'interdit, en ce sens, est aussi important que l'attachement. L'amour et l'affection ne résolvent pas tout. Il faut aussi poser des limites. Mais l'interdit ce n'est pas l'empêchement. La marquise de Sévigné écrit quelque part : « Allez voir ce que font les enfants et empêchez-les de le faire! » Voilà l'empêchement, alors que l'interdit consiste à dire : « Tu ne peux pas tout te permettre. » C'est une structure que les petits intériorisent, et qui devient une forme d'empathie que les enfants bien sécurisés découvrent vers l'âge de 4 ans. A ce moment-là, l'attachement et l'interdit leur apparaissent nécessaires au plaisir de vivre ensemble. »

Comme le dit un proverbe africain : « Il faut tout un village pour élever un enfant. »



» De subalterne, l'enfant est-il aujourd'hui si puissant qu'il serait devenu un roi, voire un tyran ?

Je rentre de Chine et du Japon, où l'on parle expressément d'enfants tyrans, d'enfants empereurs... J'ai vu des choses difficiles à accepter : un enfant qui tyrannise ses parents, qui se couche par terre, se met à taper et à hurler, entouré de quatre ou cinq adultes qui lui sourient béatement et n'interviennent ni pour le calmer ni pour le gronder. J'ai même vu des enfants battre physiquement leurs parents, en Asie, au Québec, aux Etats-Unis, partout où on ne leur marque pas d'interdits. Les enfants sont en outre parfois tellement engagés dans une culture de consommation ou de communication qu'ils s'avèrent incapables de trouver leur place dans une culture de la relation : gardés par des machines toute la journée, qu'il s'agisse d'un téléphone, d'une télévision ou d'un frigidaire, ils ne parviennent pas à inhiber leurs pulsions et à se décentrer d'eux-mêmes. Les enfants qui accèdent à tous leurs désirs sont ceux qui ont le plus de mal à se socialiser.

Comment les enfants se socialisent-ils ?

Leur socialisation est aujourd'hui beaucoup plus longue et donc beaucoup plus difficile pour les parents. On

socialise moins bien les enfants, parce qu'avant la socialisation se faisait à l'échelle du village, du quartier ; quand j'étais enfant à Paris, vers l'âge de 10-11 ans, la rue était un lieu de vie, d'échange. Les parents ne s'occupaient pas des garçons et des filles qui étaient dans les rues. On jouait aux bateaux dans les caniveaux, on faisait des matchs de football au milieu de la chaussée. J'habitais près de la porte de Clignancourt, et j'allais me baigner près du Trocadéro. Vous imaginez cela aujourd'hui, un enfant traversant tout seul Paris avec une serviette sous le bras pour aller se baigner ! On allait à l'école tout seuls à pied, on se donnait des conseils, on se disputait. C'est à l'extérieur qu'on apprend les rapports sociaux.

Que préconisez-vous aujourd'hui ?

De développer les métiers et les lieux d'accueil de l'enfance et de la petite enfance, comme l'ont déjà fait les pays d'Europe du Nord, en prenant justement en compte les théories de l'attachement. Ces pays ont su retarder l'entrée à l'école, l'apprentissage de la lecture, les premières notations. Ils ont au contraire développé avec des professionnels de l'enfance la socialisation par le jeu, le dessin, le sport, en respectant le rythme des enfants, pour accroître leur sécurité affective. Du coup, quand l'enfant entre à l'école, il est plus sûr, plus mûr, plus confiant. Et apprend alors à lire, à écrire et à compter bien plus facilement. Développer la socialisation, c'est développer une niche sensorielle qui sécurise les enfants. Cette niche se compose des

parents, des grands-parents, des oncles et tantes, des amis et des professionnels de la petite enfance – il faut au moins six ou huit figures d'attachement. Il est nécessaire que l'enfant apprenne à aimer quelqu'un d'autre que ses parents et à s'en défusionner. Comme le dit un proverbe africain, « il faut tout un village pour élever un enfant »... Dans ce cadre-là, collectif, élargi, l'enfant s'épanouit bien. Ces enfants sécurisés fournissent ensuite la population des bons élèves, à la différence des enfants insécurisés qui ont été seuls, proie d'une négligence affective contrebalancée par une télévision et un frigidaire, ou due à un malheur de la vie, une maladie ou un accident. Si les enfants scandinaves à l'âge de 10 ans semblent en retard, ils sont à 15 ans médaille d'or aux évaluations de l'Unesco ! La tendance en France, c'est au contraire de tout accélérer, de tout avancer, et donc de valoriser la précocité, version enfantine de l'injonction à la réussite sociale : être le premier, gagner de l'argent, etc.

Comment l'enfant affronte-t-il le réel ?

Par le jeu, d'abord, l'activité la plus sérieuse qui soit pour lui. Les premiers jeux sont des jeux moteurs (l'enfant jette des objets au sol, les empile, etc.). Arrivent ensuite les jeux verbaux (l'enfant répète, joue avec les sonorités et, petit à petit, forme des mots). Quand il se confronte au langage, l'enfant change vraiment de planète et accède au monde des représentations. Viennent alors les jeux de fiction, l'univers du « comme si ». L'enfant se crée alors un monde imaginaire, se réfugie dans la rêverie. L'enfant rêve le monde avant de le comprendre. Quand on a été blessé dans l'enfance, pour se remettre à vivre, on doit d'abord se forger une identité narrative, s'inventer des scénarios, se construire des récits. Je me suis, pour ma part, identifié à de nombreux héros, mes copains d'enfance, sans qui je n'aurais connu que la perte et le désespoir. Ils m'ont ramené à la vie dans leur monde imaginaire. J'ai regardé mon enfance et transfiguré mon deuil à travers leurs histoires : Tarzan, Oliver Twist, l'enfant insurgé de Jules Vallès et surtout Rémi. Rémi, le héros du roman d'Hector Malot, *Sans famille*, était fait du même sang que le mien, il avait 10 ans, j'en avais 11 : abandonné par ses parents, entré dans une famille d'accueil qui le met à la porte, puis acheté par M. Vitalis, un artiste des rues affublé de trois chiens et d'un singe. Je n'avais aucune stabilité autour de moi, mais les aventures de Rémi me faisaient rêver et me racontaient qu'il était possible de reprendre une place. En me donnant un modèle identificatoire, en me montrant un chemin de vie possible même dans le malheur, Rémi, le sans-famille, a été mon premier thérapeute ●

« Les enfants qui accèdent à tous leurs désirs sont ceux qui ont le plus de mal à se socialiser. »

À LIRE

Ivres paradis, bonheurs héroïques, de Boris Cyrulnik, éd. Odile Jacob, 240 p., 22,90 €.